

0 5.  
739.

LE COMTE KOSTIA.

LE

**COMTE KOSTIA**

PAR

**VICTOR CHERBULIEZ.**

II

PARIS, 1862.

---

**NAUMBOURG, CHEZ G. PAETZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR.**

## X

(Suite.)

Gilbert rougit. Il ne chercha pas à rien raccommoder, et, retournant gaiement son char : — Je vous supplie, monsieur, dit-il en souriant, de ne pas chasser cet homme. Je désire qu'il reste ici pour me rappeler dans l'occasion que je suis sujet à perdre le sens. — Mais que devint-il quand le comte, ayant fait venir son valet de chambre et lui ayant dit : — Vous n'avez pas fait cela de votre chef? Vous aviez reçu des ordres? Qui les avait donnés?... — Fritz répondit en balbutiant : — Que votre excellence daigne me pardonner! C'est M. Stéphane qui, hier au soir, m'a fait présent de deux écus de Prusse à la condition que pendant huit jours je dirais tous les matins à M. Savile en entrant dans sa chambre : — Bonjour, mon camarade.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du comte. Il se tourna vers Gilbert, et lui serrant la main :

— Pour le coup, lui dit-il, je vous remercie cordialement de m'avoir adressé vos plaintes. L'affaire est plus grave que je ne le pensais. Il y a là un méchant abcès à percer une fois pour toutes.

Cette comparaison chirurgicale fit frémir Gilbert; il maudissait son emportement et sa stupidité. Comment n'avait-il pas soupçonné le vrai coupable? Pourquoi fallait-il qu'il justifiât la haine que lui avait vouée Stéphane?

— Et comment se fait-il, monsieur le cuistre, reprit le comte Kostia d'un air moins courroucé, que vous vous permettiez d'avoir le soir des entretiens secrets avec mon fils? Depuis quand êtes-vous passé à son service? Ne savez-vous donc pas que vous n'avez à recevoir de lui ni ordres, ni messages, ni communications d'aucune espèce?

Fritz, qui bénissait dans son cœur l'admirable invention des paratonnerres, expliqua de son mieux que la veille au soir, en montant dans la chambre de son excellence, il avait rencontré sur l'escalier Ivan, qui descendait chercher dans la grand'salle une barrette oubliée par son jeune maître. Apparemment il avait négligé de refermer le guichet, car Fritz, en sortant, avait trouvé dans la galerie Stéphane, qui, s'approchant de lui en tapinois, lui avait fait d'un ton mystérieux sa petite leçon, et comme Ivan remontait en ce moment sans la barrette: — Ne vois-tu pas, imbécile, qu'elle est sur ma tête? — lui avait-il dit, et, la tirant de sa

poche, il s'en était fièrement coiffé et avait regagné en riant son appartement.

Quand il eut fini son histoire, Fritz allait s'épuiser en protestations de repentir servile et larmoyant : le comte y coupa court en lui déclarant qu'à la demande de Gilbert, il consentait à lui faire grâce, mais qu'à la première plainte portée contre lui, il ne lui donnerait que deux heures pour faire ses paquets. Dès qu'il fut sorti, M. Leminov tira un autre cordon de sonnette qui aboutissait dans la loge d'Ivan. Celui-ci parut.

— Sais-tu, mon fils, lui dit le comte en allemand, que tu te négliges beaucoup depuis quelque temps ? Ton esprit baisse, ta vue se trouble. Tu vieillis, mon pauvre ami. Tu n'es plus qu'un malheureux limier sur le retour, sans dents et sans nez, qui ne sait ni quêter la bête ni la happer. Il faudra que je te mette à la réforme. J'ai déjà songé au remplaçant que je te donnerai... Oh ! ne te fais pas d'illusions. Tu as beau lever les épaules, mon fils ; tu as tort de te croire nécessaire. En payant bien, je trouverai facilement qui te vaille...

Les yeux d'Ivan s'enflammèrent. — Je ne vous crois pas, répondit-il en russe ; vous savez bien que vous n'êtes pas aimable, et cependant je vous aime ; mais quand vous dépenseriez cent mille roubles, vous ne feriez pas que celui qui me remplacera ait la valeur d'un kopeck d'affection pour vous.